

Présences du traducteur

sous la direction de Véronique Duché

et Françoise Wuilmart

Classiques Garnier, 2021, 320 p., 34 euros

Festin à Nanterre

En 2017, à l'université de Paris-Nanterre, la Société française de traductologie et la Société d'études des pratiques et théories en traduction organisaient le premier Congrès mondial de traductologie. Une partie des conférences prononcées alors se retrouve aujourd'hui dans un volume compact et nourrissant, préparé par Véronique Duché et Françoise Wuilmart, sous le titre *Présences du traducteur*.

Les discours sur la traduction se multipliant comme les poissons dans l'Évangile, tous les lire est désormais au-delà des forces humaines, mais ceux-ci, très divers, méritent pour la plupart qu'on s'y arrête.

L'ouvrage contient quatre parties distinctes. Dans la première, « Didactique de la traduction », Sophie Léchauguette réfléchit sur l'enseignement de la traduction (pragmatique ou littéraire), tandis que Véronique Béghain, en faisant un sort à certaines images caricaturales du traducteur universitaire, évoque avec justesse les démarches de François Bon, Julie Wolkenstein et quelques autres. Silvia Kadu nous dit comment traduire la traductologie : « de manière réflexive », c'est-à-dire, si j'ai bien compris, comme l'aurait fait l'auteur du texte.

Seconde partie : « La poétique du traduire ». Claire de Oliveira nous emmène à l'assaut de *La Montagne magique*, dont elle est la retraductrice. Vient ensuite le clou de cette section : « Le traducteur phagocyte. Appropriations du poème étranger », où Patrick Hersant explore avec un luxe d'exemples et une acuité étourdissants cette

zone floue entre traduction et création, où le traducteur se sert du texte étranger comme d'un tremplin pour écrire sa propre poésie. Roubaud, Bonnefoy, Pound, Yourcenar, Bishop, Heaney, Jouve, du Bellay, quel générique ! On aimerait que l'article sur les traducteurs de Saint-John Perse, de même, cite leurs traductions et non leurs déclarations d'intention...

La troisième partie, « Traduction et inconscient », plus technique, offre aux amateurs des réflexions de haut niveau signées Janine Altounian, Christophe Jouanlanne (Freud et Benjamin), Adelia Lucattini (Pézaridès et Dante) et Françoise Wuilmart elle-même, qui, tout en se penchant sur son propre travail pour s'efforcer de saisir sa dimension inconsciente, évoque avec à propos Nietzsche et le psychophonéticien Iván Fónagy, injustement méconnu.

Quatre contributions dans la dernière partie, « Discours du traducteur », où les historiens ne seront pas les seuls à goûter, par exemple, l'analyse du discours des traducteurs de poésie à la Renaissance par Nadia Cernogora et Alice Vintenon et celle, par Carole Primot, de la préface de Jean de Montlyard à sa traduction de *L'Âne d'or* d'Apulée en 1601.

S'il fallait à tout prix trouver un dénominateur commun à ces approches, un même *la* à toutes ces voix, ce serait le rejet du plat mot-à-mot et une invitation à l'audace créatrice, que résume bien Anne Hébert : « On a parfois traité mes poèmes [...] avec une grande bonne volonté, un respect extérieur évident. Mais sans qu'il ne soit jamais question d'équivalences poétiques. Et pourtant n'est-ce pas de cette façon que doit s'engager le dialogue entre le traducteur et l'auteur ? »

(En poésie seulement, vraiment ?)

Sacha Marounian